LAT
livres à télécharger
Le Collectif

ELLES HOS-AIR LES FAITS MINIMES

HOSANAM – AIRNAMA

PREFACE

Elles osèrent les petits bonheurs du quotidien, les petits riens qui sont déjà beaucoup, la nature, les fleurs des champs, les parfums de la surprise, les rencontres furtives,… les sentiments. Oui, elles osèrent s'écrire et poster leur correspondance féminine, délicate, souvent drôle, toujours élégante.

Elles osèrent l'essentiel, ce qui subsiste d'une alchimie bizarre fonctionnant par à-coups et qu'il faut bien nommer poésie. Pas du genre larmoyant, autocentrée et falsifiée, non la véritable, d'une sincérité telle qu'elle se confond avec l'authenticité qui foudroie ou transcende, fait passer du rire aux larmes en moins de deux, apaise l'âme et l'esprit, bref, réjouit !

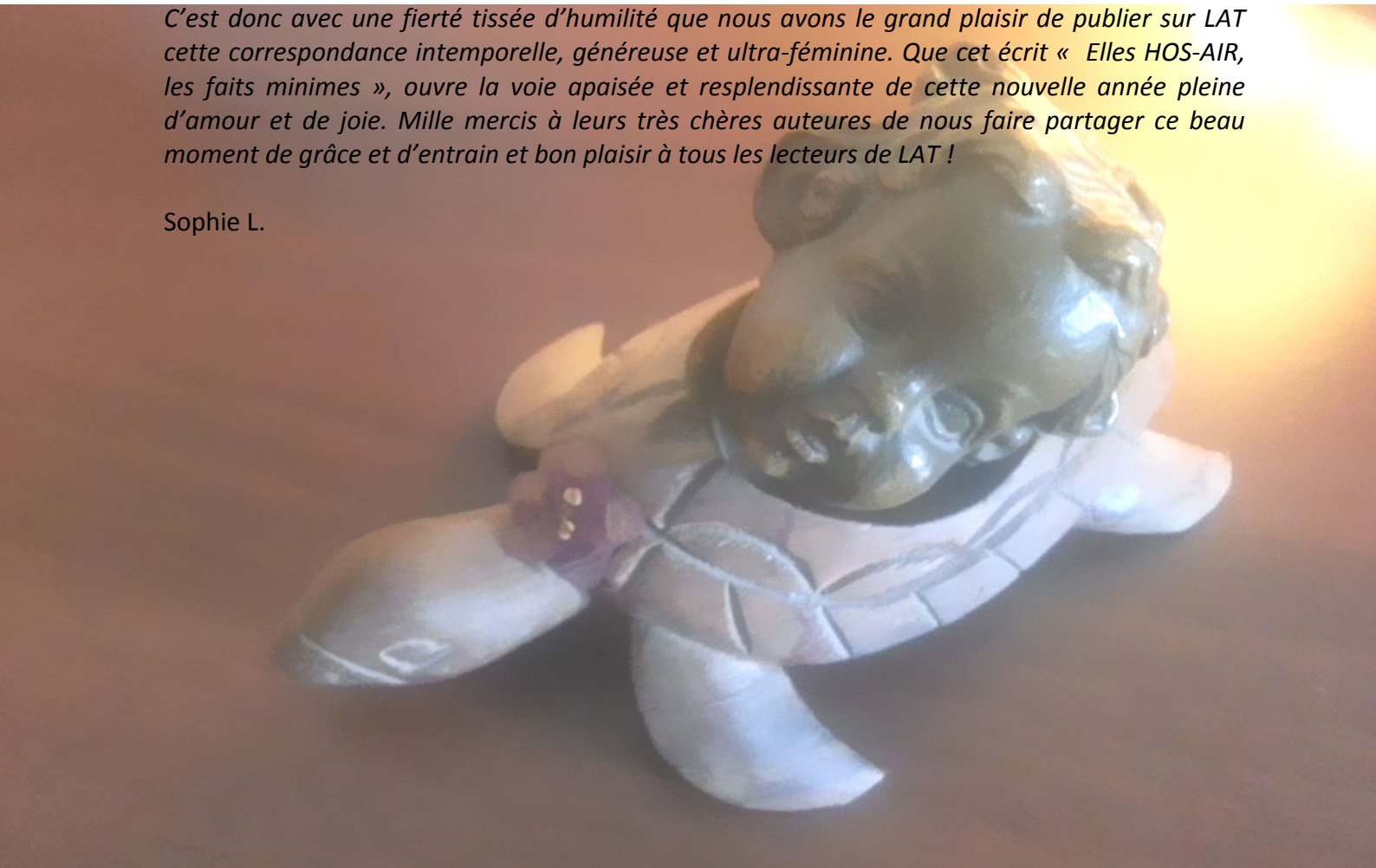
Elles osèrent parfois le ridicule charmant de leurs petits noms semblés tout droit sortis d'un livre d'Albert Cohen : « mon essentielle, chère alanguie, anémone ou voyageuse de poche, souris des villes ou Belle des champs… » en s'adressant à tous et toutes.

Je lis cette correspondance comme on ouvre avec jubilation une fenêtre du calendrier de l'Avent, ou mieux, un Almanach, ou encore un dictionnaire amoureux. Pas de voyeurisme à lire par-dessus l'épaule un courrier qui ne vous est pas adressé, bien au contraire, c'est à nous qu'elles écrivent et là est la prouesse : trouver le mot juste qui touche. Cherchez le, il y est ; il ne peut pas ne pas y être…

Ce qu'elles partagent avec nous c'est leur insatiable curiosité, l'étonnement intact d'une enfance toujours à fleur d'une écriture à la recherche. Nos voyageuses immobiles explorent les sens, triturent le subtil, colmatent des brèches invisibles, s'amusent à s'ensorceler l'une, l'autre, se tirent la bourre et clament l'amour qu'on tait ici.

C'est donc avec une fierté tissée d'humilité que nous avons le grand plaisir de publier sur LAT cette correspondance intemporelle, généreuse et ultra-féminine. Que cet écrit « Elles HOS-AIR, les faits minimes », ouvre la voie apaisée et resplendissante de cette nouvelle année pleine d'amour et de joie. Mille mercis à leurs très chères auteures de nous faire partager ce beau moment de grâce et d'entrain et bon plaisir à tous les lecteurs de LAT !

Sophie L.



Elles Hos-Air les faits minimes

18 nov

Bonjour Hosannam,

T'écrire de la légèreté, te faire de l'air dans la tête.
Tâche apparemment hyper aisée, quoi de plus facile que de vider la tête d'une blonde ?
Petit saut, sans envol, juste un semblant de gravitation.
J'ai pensé à m'entendre au ras des pâquerettes et observer le dos jaune des pollens. Et là c'est moins facile, car habitant de la ville à cette entrée dans l'hiver, s'écrouler en tailleur pantalon dans un par terre crotté entre deux voies de circulation, tu m'en diras tant...
Mais je ne vois pas d'autre issue, d'autres chemins pour laisser vaguer mon imagination à écrire une lettre sans autre sens que de laisser les mots papillonner de fleur en fleur.
Alors, je m'allonge sur un carton et ignore l'humidité de la terre. Sans attendre le rayon de soleil, au milieu de ce champ urbain trépidant de non-sens, où les neurones réussissent par leur agitation à me faire croire au bonheur, je t'écris sur cette goutte de rosée écrasée.

Air

19 nov.

Chère Aria Man,

Merci pour ton carton d'invitation, je suis libre à cette heure, ça tombe bien. L'idée de ce micro ondes à propulsion de pensées réchauffera quelques particules qui me snobent et me battent froid, surtout le matin au lever.
Quant à vider ma tête blonde, si tu crois que je ne cache rien dans les placards, attends-toi à un beau foutoir ! J'ai les idées en gigogne, le neurone en macramé les jours de pluie et l'idiotie de croire que je suis éternelle...
Manège des méninges, ma Neige d'Argentine ! Tout roule comme il faut, métroboulododo, arrêt, reprise, je tourne en rounds minutés, les espoirs en boucles et le corps en service ajouté.
Je regarde les Pères Noël s'échiner à nous faire monter dans le train fatigué du bonheur. Partout des putes en manteau rouge me harcèlent d'exhortations à consommer. Et ce n'est rien encore ! Tout peut arriver, décembre n'est pas encore levé. Ma joie s'étiole... "Qu'est-ce qui te ferait plaisir pour Noël ?" La paix, me dis-je...Juste un souffle de paix.

Hosa

19 nov.

Cherâme,

La boutique des cent âmes recèle des bocaux aux couvercles en plastique de toutes les couleurs. Jaune pour les madeleines, vert les galettes de maïs, orange les gâteaux fins et dentelés à tremper dans le bol de lait.
Les yeux malicieux et les moustaches blanches, du bout de langue je me lèche les lèvres et m'essuie d'un revers de la main. Ces gâteaux accompagnés avec du lait frais, sont si bons que j'en remplis mon bol plusieurs fois. Enfin écœurée et le ventre rond, je dévale les escaliers vers d'autres aventures.
Je n'arrive pas à envisager Noël avec cette gourmandise alors je le laisse de côté. Il viendra tout seul, furieux me sauter à la gorge. Il est trop tôt, les jours vont encore raccourcir et se rafraîchir. Mon regard ne porte pas si loin, il reste à quelques mètres.
Et si je contemple chaque matin la ligne de démarcation entre ciel et mer à l'horizon, c'est la paix intérieure que je voudrais pour cadeau. Car ce feu qui brûle en moi, enflamme les conduits de la chaudière, c'est l'ulcère que j'attise et soigne aux emplâtres argileux.
Air

21 nov.

Vous,

Je rentre du boulot. J'arpente la rue, rentrant le nez dans mon col, humant les bourrasques par les cheveux. Je passe les vitrines, louche sur les étiquettes. Arg ! Bien que minusculement naines, elles en contiennent des heures de travail ces gourgandines ! Je les laisse m'impressionner le tiroir caisse, me saigner aux quatre veines. A l'une d'elles, pourtant, je me plie... 200 euros... le manteau ? La redingote ? La robe de soirée ? Non, t'y es pas !
Le t-shirt ! Ah oui ! Où pouvais-je donc avoir la tête ???? Rentrée maxi dans les épaules, à la lecture de ce prix "mini" annonce le carton luxueux gentiment courbé devant ma tronche... Ya des manches au moins, des belles toutes brodées, plissées, bijoutées ? Même pas mon Exquise ! Rien que deux pans qui font la roue devant et dans le dos, deux chiffons assemblés.... C'est signé qui ? Dali ? Trucmuche se fait des ronds à lui tout seul, rien qu'en signant... Moi, chaque fois que je paraphe un chèque, on me prélève un privilège.
Je lève le nez et le colle à la vitre. Tout se glace en moi : le mannequin tout blanc a le bras droit levé comme toutes les chemises brunes il y a quelques temps ! Non pas un signe fictif d'appel ou d'adieu, juste un bras à l'équerre. C'est pas possible... Je cherche le mini panneau courtois "vitrine en cours"... Rien. Pas l'ombre d'une excuse. Juste un camaïeu de brun et une casquette vissée bas sur les yeux vides du pantin.
C'est sûr : j'ai dû travailler trop ce jour... J'hallucine des fachos dans la nuit froide qui souffle sa pluie...
Le lendemain, je pars au boulot. J'arpente la rue, rentrant le nez dans mon col, humant les bourrasques par les cheveux.
Le bras levé me salue.
Aujourd'hui encore, toujours aussi courtois.
Mais ce soir, il a fait des émules. La vitrine du coin m'interpelle de ses bras tendus.
Vite ! Rentrer et me gaver de liberté. Vite, laisser la brousse de mon foutoir quotidien m'indiquer la route des tendresses, les dos ronds de mes caresses, la souplesse de mes bras, arc d'amour à décocher des flèches de sucre à mon Roudoudou qui me tend à son tour... les bras !
Hosa

22 nov.

Souffle,

Merci pour cette ballade sur les grands boulevards, je vais tenter en retour de te glisser dans mes pas.
L'air froid se veut imposant mais il reste forclos à mon habitacle.
Le moindre rayon de soleil me réchauffe le cœur et les sourires viennent frapper à la porte de mes contrariétés, déplissant les rides de mes sourcils froncés.
Samedi, je me poste sur le chemin de bruyère fumant de l'aurore, à l'affût du plateau de renoncules qui descend au marché. S'emplir les yeux de miracles qui viendront colorer les jours gris.
A l'envol des étourneaux, rejoindre les files interminables dans les ruelles devenues la vieille ville. Les couleurs et les odeurs brassés font pétiller les sens.
C'est en silence que les langues se croisent et se mêlent. Chacun dans son intérieur. Seuls les débats routiniers et sans conséquence peuvent s'exprimer. Je suis de plus en plus inapte à débiter des banalités, tout en m'offusquant de l'impudique passion.
Qui s'intéresse à ce que je pense ? Je suis murée dans mes plates bandes, avec la peur d'empiéter dans vos vies. Donner son sentiment. Sans prendre un coup, voir s'effriter les murs poreux.
Je voulais t'emmener faire des bulles et je comprime l'air. Pardon
Air

22 nov.

Ma toute Belle,

Je sens bien, depuis quelques temps, en points choisis, la suspension de ta tristesse. Je t'écoute entre les lignes et pense à toi, souvent. Dans la bruine ridicule du monde, le chagrin à ton intime souffle me suspend. Tu vaporises à mon oreille un murmure d'enfant que personne n'ose entendre tant il est tendre.
Donne-moi les rires violents, dis moi le cri, le rauque et l'imprudence de la nudité exprimée, la rude armure de mes tourments n'est qu'un voile à soulever d'un cil.
Ce que nous avons commencé, nous pouvons bien le laisser en suspens, nous sommes les maîtresses absolues de ce jeu, pour une fois !
L'espace est une mesure à confiner de nos grandeurs.
Partons vers d'autres rives, une histoire à quatre mains, une éruption de chemins, des rêves d'envers insensés, que du possible, de l'accessible. Libre. En non-stop le voyage avec au bout des pages, une excursion dans l'ordinaire, exonérée d'inventaire.
J'aimerais...
Tes bulles sont à mon air des Fauré subtils que j'inhale à grandes goulées de rage.
Tu es libre. LIBRE.
La forme n'est qu'un mystère.
Hosa

23 nov.

Chère anémone,

Partir vers les rives de la liberté, les rêves insensés... mes rêves sont pleins de sens et je reste surprise qu'ils ne soient que des rêves... laisser en suspens une douceur me frustre au-delà du raisonnable, alors en maîtresses absolues j'en redemande encore et encore..
Sais-tu que la renoncule offre une palette de 23 couleurs, plus de trois jaunes, des violets et oranges ? Même la rose n'est pas aussi bariolée.. peut-être le dahlia éventail à l'égal.
La routine de mes habitudes est une étendue de lucarnes. Je lanterne entre violons et étincelles. Le possible est merveilleux et accessible éclatant. Blême j'enrage. Le détachement m'abîme et la lucidité m'entache. Je vogue à cet instant dans un délire impérissable.
J'ai l'âme valseuse et le mal de mer... je voudrais un pied marin
Air

24 nov.

Chère Ana Rima,

La vie a des écarts singuliers que les climats constatent. Les renoncules te passionnent, saurais-je un jour pourquoi ? Moi, j'aime l'amome d'Afrique, singulière épicée, risque d'engouement légal, à vrai dire, sans paresse. Ton humeur toute botanique est pile en phase : je regarde avec étonnement ce jour les reines de l'été se faner aux vents d'automne.

Et toi tu me parles d'une timidité de la rose à convoiter les podiums...
Mais connais-tu la rose de Reims ?
Cette variété toute française, poussée à divertir les foules les dimanches ordinaires, cette fleur antique sur le déclin a besoin pour s'épanouir, d'une opposition de lieu, d'arrosage et de soins. Si de l'hiver on ne sait la préserver, elle finira sans doute dans les jardins confidentiels de quelques fous passionnés, voire dans les musées.
La tige en est robuste, courte, sans épines, que l'on peut saisir à pleines mains sans craindre la blessure. La floraison présente en temps ordinaires une tête dense, aux pétales ronds et rouges. Sur fond noir elle fait du bien mais ne se consomme qu'en soli flore. Les amoureux se donnent d'autres bouquets.

Aujourd'hui, par manque d'entretien, à force de boutures répétées, les dégénérescences se multiplient et l'on peut craindre une disparition totale de cette fleur unique en son genre. Pour preuve, cette rose bicéphale poussée d'un coup : les apprentis ne sont plus habiles...
Elle renonce et recule. Les plates bandes latérales ne font plus sa fortune et les jardiniers se lassent. Des greffons hybrides espèrent à leur tour sauver la race mais le gel menace le tout d'extinction.
La nature a des habitudes, des routines. La lucarne officielle parle d'agonie du système. Mon œil ! C'est le bal organisé qui déconne. Les urnes attendent. Narcisse reprend la main.
L'amour est un bouquet de violettes, des éclairs de parfums qui s'entêtent à mon mouchoir : j'aimerais avoir le rhume ce matin, histoire d'oublier les relents d'un jardin qui ne sent plus la rose...
Me coucher dans l'ozone pur d'un élan d'altitude.
Hosa

24 nov.

Amome d'Afrique,

C'est la diversité qui me passionne. La variété m'affole, les cocktails m'enivrent. Les mélanges, brassages, fusions, mosaïques sont les médaillés de ce monde en melting-pot, pot-pourris et centons... Les écarts singuliers s'agencent et fusionnent, les sens attachés aux humeurs conjuguent des allégories palpables.
Tu me donnes à aimer l'amome d'Afrique. Cette Asie mutée exalte ma flamme. Roseau pliable enraciné dans les contrées in habituées exhale de nouvelles saveurs. Exilée d'un autre continent, piquante, infiniment subtile. Je te bois comme l'eau pure.
La rose de Reims, rescapée de mes crocs évolue en capresse. Rien ne disparaît, tout se transforme. Virevolter sans jamais se figer, course frénétique de vies et d'envies. Autre détail essentiel à l'émerveillement.
Quelle veine !!
Vaisseaux artériels ramifiés voguant dans ce brouillamini. Je titube ? J'ai le mal de cœur et vomis le système. Ma galère est une arche. Il faudra plus d'un bal pour me clouer à terre.
Je me sens parfois étrangère à ma langue.
Les éclairs fulminent à l'orée de la guerre. Au loin ils pétaradent, s'approchant terrifiants. Dans les tranchées abritées, le cœur en secousses, je me défends.
Ce soir je te tricote une couche à l'ozone
Air

25 nov.

Chère étrange Air,

Ta voix sillonne ma vie comme deux rails surpris.
Ce matin est un manteau de froid limpide, les étoiles sont à terre. Un air glacé aux carrefours circule, les feux s'ennuient dans le vide et mon corps se débrouille de sa nuit. Une boule à mon ventre me rappelle qu'aujourd'hui je travaille. Je vais bientôt courir derrière les minutes, partir en coup de vent, trotter jusqu'à mon poste et regretter le ventre douillet de l'écriture.
Encore un instant ! Encore un mot ! J'étire les secondes à plaisir, je suis sur mon quai de gare chaque matin, à guetter l'horloge du train-train quotidien qui va me séparer de moi. Chaque phrase est un baiser, encore un peu, me dis-je, encore un, juste un avant de refermer ma porte.
Mais le temps court sur le carreau comme un cloporte cuirassé, casqué de secondes, jamais de premières... Qu'importe, je suis les lignes qui défilent sous mes doigts. Je pianote à dix, et toi ? Picores-tu les lettres ou chantes-tu en mélopées développées les voyelles, les consonnes, les points, les virgules, les majuscules même ?
Non ! Toi, tu me tricotes un bien plus que l'azur, passant un fil d'air entre les aiguilles du vent. Te souviens-tu des phrases que l'on chante, enfant, lorsque l'on apprend le tricot ? En tirant la langue, je me concentre, une aiguille à chaque main : elles se rencontrent, se marient et font un enfant.
Point mousse, mille nœuds nautiques pour un pull, cela soulagera-t-il ta nausée ?
Je t'invite à Jersey pour guérir ton mal et croiser les moutons d'ivoire pâle et leurs toisons brutes, grasses et chaudes comme des beignets de foire.
C'est à la fête foreign que je me sens chez moi. Les bonbons y comprennent toutes les langues.
Hosa

26 nov.

Buisson de perles,

Je pianote à huit, l'auriculaire levé sur une tasse de thé et le pouce dans l'espace.
Sur une idée glanée, je pose des mots lentement, un à un, ils s'enchaînent à la vie... J'ai la chance d'écrire et de remuer mes méninges au travail. Je suis payée à réfléchir... d'où le manque de réflexion à mes distractions et mes divagations sans plus de tripes que des excursions chez le boucher du vieux Nice. Jouer avec les idées, trouver un écho dans tes mots, est un baiser.
J'écris doucement, une main posée sur le clavier à la recherche du son. L'autre en l'air, le pouce frottant la pointe des doigts comme la lampe d'Aladin. Un génie en sort parfois. Mais il est versatile, fugace et capricieux.
J'apprivoise cet enfant roi à l'humeur changeante. Comment ne pas vaciller face à tant d'incertitudes ? Naupathique, ton pull me réchauffe et me soulage. Je me calfeutre dans sa toison tout en douceur. Les mille nœuds sémillant autant de graines vivaces.
Elles germent au fil de cette correspondance en fleurs éclatantes, coriaces, moelleuses, succulentes... Achillées, Angéliques, Epines, Agaves et Yuccas... Vanilles, Amomes, Broméliacées...
La pensée est une fleur d'hiver
Air

26 nov.

Tendre Airelle,

C'est mercredi, le jour des enfants bagages, que l'on transporte tout le jour, de consigne en consigne. Où est la liberté ?
Comme un nuage de lait s'harmonisant au breuvage, les heures tiédissent mon corps éreinté et délayent la précision du geste et de la pensée. Une envie d'eau salée m'accapare, me glisser dans l'eau rare d'une source extravagante et chaude. Plein la baignoire, niveau de plaisir en hors bord. Je me glisse dans le fourreau brûlant et goûte l'envergure, le corps enfoui dans un désordre de mousse. Ma peau se grise, s'ankylosent les soucis, en goutte à goutte le robinet distille un blues. Etat retrouvé de méduse transparente. Un déséquilibre liquide sans bouger. Une flottaison de chute libre. Je renverse la tête. Mes ouies de terrienne réapprennent les chants crépitants des aigus en sourdine. Je n'entends plus que le silence des grands fonds. Suspension d'île et elle.
Envie d'une cigarette, celle longue aux épices, la peau brune autour d'un mélange blond, des volutes de cannelle, de gingembre et de miel, un pays de soleil à respirer. La fumée m'enchante, j'en fais des ronds, des colères de dragons, des brouillards de décembre. C'est tout simplement bon.
Quelques lampées d'ambre complètent le tout et mes doigts s'enroulent à un crayon. Tu vois, ce soir, je reviens à la mine et taille des lignes à mon bloc notes.
Point de génie à mon endroit, juste mes mains de petite qui tracent les limites souples de ma liberté. A-t-on le choix ultime lorsque l'on écrit ? Ou y a-t-il, penché à mon oreille, un double de moi-même qui me guide ?
C'est mercredi, le jour des pensées sauvages qu'on signe d'un trait sur le fin papier de la liberté en filigrane.
Hosa.

28 nov.

Mon miel, ma calendula
Jeudi, jour de foire à ma porte.. Transportée dans les souks d'Afrique, musique des films indiens, mêlés aux chants coraniques... les apostrophes fusent entre voiles, étoffes bradées, écharpes, gants et doudounes. Il est presque une heure. Tous les étals s'emballent.. Le vent froid pousse les cartons.. Je traverse en courant d'air. J'aime ce lieu de tutoiements, de sourires et babioles... Je voulais un vêtement douillet, j'ai acheté des verres... Je ne repars jamais avec ce que je suis venue chercher... Flânerie embaumée de sucs d'orients.
Le vendeur de grenades est parti, peut-être reviendra-t-il avec des kakis.
Ce soir, la mer moutonne, les crêtes déferlent allumant des jets d'écume.
Se calfeutrer et marmotter... ma joie de saison, bailler à s'en décrocher la mâchoire, se fourrer sous la couette. Le froid motive la paresse. Libérée des fièvres estivales, je bazarde les humeurs conquérantes et m'abandonne à l'inaction casanière. Je me roule dedans comme aubaine et dors de tout mon soûl…

Hier encore le monde me souriait et aujourd'hui je me lève les pieds écorchés au milieu de bris de glace, de fumées et mares de sang. Au loin les cris d'horreur se projettent en images sur des écrans muets. Puis on apprend que la crise est responsable du chômage.
La poudre d'invisibilité vient d'être inventée. Elle est épandue au-dessus des bois de la périphérie parisienne. Cacher la misère d'ici... Tiens après l'immigration choisie, on pourrait imaginer celle de l'échange, je vous prends trois babouins pour graisser les cheminées des usines Citroën et vous refile trois avachis sous tente...
J'ai le cœur retourné aujourd'hui, les braises ont pris l'eau... C'est un matin froid et gris, au feu éteint, qui m'éveille. J'aurais du naître marmotte... on m'a mise dans un crabe et je me gèle la carapace.
Air

28 nov.

Ma libre Air,

L'indigente rivière est en pointillés. Elle clapote, fugace, invisible sous nos pieds, à l'orée des fenêtres calfeutrées de nos jardins d'hiver.
Toi aussi, mon amie, tu aimes le souk et le bazar, l'achat impromptu de babioles, juste pour la fiole du camelot, le fun du kitch à prix cassé et les humeurs dansantes des harangueurs de foules !
J'aime la fumée des poissons grillés imprégnant ma veste de saveurs brutes, me brûler la langue à goûter les épices, regarder tourner les ventres nus des poulets, tendus en cambrures dorées, allumant des incendies à mes papilles lalère...
J'aime les dunes d'oranges, les vallons de laitues, le doux roulis des marrons et les histoires de rosses qu'une maraîchère me conte au détour d'une pesée.
J'aime les gestes prestes des porteurs de saisons, les joues roses des bouchers, avaler un trait de pâté et dire "qu'eche que ch'est bon !", rire de toutes mes dents collées de fromage et piquer un gadin au détour d'une rigole glacée. J'aime répondre aux œillades et m'offusquer d'un rendez-vous. J'aime me frotter à la gouaille des crieurs d'occasion, plonger mes mains dans les chiffons et repartir d'un sourire dans la négociation. Le bruit m'attire, plus ça gueule et plus j'y vais, j'aime tellement vivre à plein cette fusion, quelques secondes sans conséquences et jouir de mes heureuses dépenses à mon logis rentrée.
Les absents se sont envolés vers d'autres villes, je les attends, tranquille, dans le chaud des hivers laissés de côté. J'habite une serre, une bulle de verre suspendue à la terre, tellement au ciel collé, que des nuages je connais le privé. Tout change, tout se transforme, tout s'envole, tout le jour j'apprends la mouvance des choses.
Et le soir je me brûle les paupières au couchant.

Tout migre, tout se désagrège, tout revient à bon escient. Question de timing, de crise en thèmes développés annonçant la mort d'un monde qui depuis longtemps pourrit à nos portes. Closes. Glacés les tourments, finies les quêtes malheureuses, tant pis pour les trottoirs. On jonche de nos corps les nuits boisées des clairières, tentées d'infortune et de misère. Indifférents l'on se fige en des postures incommodes, la tête dans le giron d'un mouvement de fœtus avorté. On meurt dans des bâches de plastique, tout emballés, c'est d'un pratique !
S'offusquer en plein hiver est comme réclamer le menu au dessert.
Insensé.
Hosa

29 nov.

Cher hippocampe,

Montée sur nos mots correspondants, je m'amuse comme une petite folle. Jouer avec eux est un régal, une invitation merveilleuse... Je lâche les rênes et deviens exquise. Tu saisis les brides avec souplesse. Traces des reflets et de mèches dans ma chevelure.... C'est homéopathique, magique, mystique. Chevauchées d'étincelles de vie. Elles rallument le feu. On écume les miasmes.

Ta présence à l'autre bout de la ligne, le souffle chaud et libre, ouvre les portes. Dans les forêts les hippies habillés en lutins de couleurs sont différents. Des pieds à la tête, ils contrastent et attirent. Un violon bleu, brun et triste. Le chant rouge picole bordeaux. Le jaune jouit de crécelles et grelots. Et la guitare verte, s'agite à tous vents. Ils vont en file indienne et chantent la paix et la liberté Se sont les guerriers isolés de notre monde moderne.

Je ne suis pas très prolixe en fin de semaine mais j'ai un délice au chocolat zébré de fils caramélisés.
Air

29 nov.

Ma gourmande,

Samedi pour l'instant, dimanche pour demain. Je fais la planche et tente un surf dans les rouleaux d'argent.

L'ambiance me tire en avant, je perds mon équilibre. J'écoute. N'entends plus. Plus que le tonnerre qui gronde dans les rues. Je remonte à contre courant une mer démontée, rien que des humains qui scandent une mise à mort exigée, rien de moins. La droite est en ligne de mire, la gauche lève le poing. Je prends la tangente, une ruelle à ma portée. Le flot se lance, passe. Je sens vibrer l'air, les pavés. C'est un animal à mille têtes, mille gorges déployées, un deux mille-pattes qui tape de ses semelles outragées la voie et ses trottoirs. Tout est envahi. Tout devient si petit. Sa colonne se hérisse de crêtes, de piquets rouges. Un mannequin se balance, la gorge sciée d'une mauvaise corde. Appétit de sang. Les yeux exorbités, exhortés de colère, la pupille comme un gravier devenu balle à canon.
Je voudrais entrer dans le mur froid qui me soutient. Du plus loin dont je me souviens, je déteste la violence. Tout haussement de ton, les yeux noirs, d'effroi me paralysent. J'ai peur. A nouveau. Je regarde à terre, je compte les cailloux, cela m'a toujours rassurée, de compter. Je suis étourdie, balayée par ce vent de folie qui croule.

Je m'étais habituée à "A bas Trucmachin !", là, c'est une vie que l'on réclame.
Des banderilles de pétards se plantent à mes tympans. Un bouquet d'étincelles me mord les chevilles. Larmes à feu. Je saigne de partout, dedans. Je suis un minuscule chagrin devant le gâchis du monde.
La marée monte, passe, devient un roulement qui s'éloigne. Mes jambes reprennent le chemin, deux cannes de bébé apeuré. Respirer. Vite, respirer la paix des pas qui chantent. L'oiseau s'est caché, le coucou est cassé, remontée la pendule, je vois que tout bascule.
Pourquoi pas pouce ! un brin d'amour en nos cheveux et des bras pour cueillir les autres, de la tendresse se donner, du partage faire une habitude et du bonheur enfin vivre ? Tout simple.
Oui.
Je sais.
Je suis une comète qui a oublié de freiner.
Hosa

1 déc.

Bonjour fleur délicate,

Poésie en salle obscure : projection d'un film d'essai en présence de son réalisateur.
Joël Cano, un cubain, vivant en France depuis de nombreuses années. Son film, en format DVD est en cours de finalisation. Il a été présenté à la cinémathèque afin de recueillir nos impressions.
ADIOS est une histoire de vies ici et là-bas d'une famille cubaine, un conte d'amour. Le mari a fui l'île. Après un séjour à Miami, il s'est expatrie en France, son épouse et son fils de quatre ans restés au village. On se balade dans les sentiments de ce jeune cubain à Paris, son déracinement, sa survie, ses émerveillements, ses déceptions et ses tentatives de faire venir sa famille. On y découvre Cuba, à travers du prisme de son réalisateur, la précarité de la vie de cette femme, aggravée par le déchirement de sa séparation avec son être aimé.
Le débat qui a suivi le film a très vite dérapé sur la situation politique de Cuba, au détriment des aspects artistiques et émotionnels du film. Le jeune réalisateur a du défendre ses opinions soutenu ou contredit par les spectateurs. Tout est politique à Cuba. Il n'a rien su de notre perception de son œuvre.
Heureusement, en petit comité improvisé, nous sommes allés boire un mojito au bar du coin. Une conversation chaleureuse et animée s'est engagée, pleine d'espoir et d'enthousiasme. Une soirée riche de vie et d'émotions. J'espère que son film sortira un jour sur les grands écrans et peut-être auras-tu l'occasion de le voir. En attendant, reçois les rires, soleils et pleurs de cet instant de bonheur.
Air Nama

2 déc.

Ma Vivante,

Certains parlent, parlent, parlent et d'autres font des choses communes de la vie, une beauté à tout rompre. L'idée fixe doit-elle mettre des œillères aux arts de la scène ?
Pavlov et son chien avaient raison : les réflexes perdurent...
Pour te répondre, j'ai envie d'un cigare à ma bouche. De Cuba, bien sûr ! Un de ceux roulé à la main, dans une feuille brune et mate, des instants de fumée acre, suave et bleue. Voilà, je craque une allumette... Hum...
Donc, mon Amie, tu es allée au cinéma. Ta soirée semblait gâchée et la voilà un succès, une rencontre de cœur. Je suis étonnée que la politique ait pu mettre son pied dans cette soirée. Mais, bon, chacun dans son bocal, un micro assure le reste pour faire mousser les egos...J'aurais aimé rencontrer cet artiste et l'écouter conter sa vie. Veinarde !
Sur la droite de mon écran, rien que des pubs pour Cuba. Incredibeule, no ? Pavlov et son réflexe, encore.... ça me dérange un peu que nos mots envoyés leur soit un prétexte... "comparer vol Cuba", "Voyage à Cuba", "Votre hôtel à Cuba -50%".... Ah ! Ya même des pubs sur le cinoche et une proposition de Mariachi... J'vais voir, attends ! Pfouh ! Même pas un brin de musique... rien que des chapeaux et des frous-frous... un peu ringards, je l'avoue !
Heureusement, j'ai mon cigare.... Hum ! Et la fumée danse dans ce matin, écran mouvant, sans pub illicite à mon home.
Quelques flocons tentent une empreinte sur la ville. Boule d'eau de Noël, un peu kitch, je renverse la tête et c'est joli.
J'arrête de parler, parce que dehors, le ciel fait des choses communes de la vie, une beauté à tout rompre. Et j'ai envie de regarder.
Hosa.

2 déc.

Alma,

Etrange que tu me parles du ciel. Sommes-nous synchrones ou est-ce le ciel qui aujourd'hui dispense des présents. Les nuages au-dessus de la mer, ce matin formaient un tableau comme aucun art ne peut le figurer, un spectacle vivant et immobile. Des raies de lumière et des zones d'ombre en jeux fluorescents. Il y avait des bouchons sur la route, quel bonheur. Ma vue en a été si rassasiée, que j'ai opté pour une bonne journée. Ma nuit a été emplie de tourments insomniaques. Ils me mènent une vie d'enfer. Cette fête foraine à manèges sensationnels m'épuise. Mais comme j'aime dormir, autant se fatiguer non ? Oui une journée paisible.

Tu fumes réellement des cigares ? Chapeau. Les cubains et argentins sommes réunis par le Che. Et, il est difficile de parler de Cuba, sans entrer dans le champ de la politique. Dépasser ce lieu commun a été notre victoire. Je suis férue de cinéma latino-américain. Les films brésiliens sont de la dynamite, ils me clouent au siège, sans voix et les cheveux en pétard. La nostalgie des films argentins me remuent les tripes avec tendresse. Le cinéma cubain est à fleur de peau, bouillonnant. C'est un regard à la fois implacable et amoureux. L'artiste était passionné et engageant, j'ai pu m'émouvoir.
Aire

3 déc.

Ma paisible,

Opter pour une bonne journée est une exception, un désir de bonheur quotidien. Ton sentier de lavandes t'a-t-il conduit là où tu voulais être ?
Je vois combien dans ton monde latin je suis une étrangère... combien je m'enflamme sans rien y connaître et combien je juge à la pièce emportée, tout juste ce que je reproche aux autres ! C'est bien moi ! Sans cesse monter au créneau, les poings au ciel levés ! Cela me joue quelquefois de curieux tours, des gaffes dans lesquelles les pieds je m'emmêle, des coins de tapis qui me tendent leurs jambes et des rattrapages foireux, pathétiques que je bois, malgré tout, jusqu'à la lie ! Mais tant pis, mais tant mieux : c'est ainsi ! Une fois digérée l'ivresse amère, qu'est-ce que j'en ris ! Après.... Après...
Oui, je m'emballe, je relève pour d'anodins défis mes manches, je suis une passionnée du quotidien, que veux-tu ? Un rien me frôle et me voici comme un mobile de papier dans une brise légère : Je frémis, tourne et m'envole. Tourbillonne. C'est cela aussi qui aère si bien ma vie. Et c'est bien ainsi.
J'ai croisé tout à l'heure dans la rue, une adolescente disant à son amie "j'aime bien me créer des origines". Et j'ai trouvé ça tellement frais ! Quelles sont mes origines, qu'est-ce qui a fait de moi une personne très spéciale ? Au-delà du passé, comment ai-je construit mes frontières ? De quel pays suis-je vraiment l'habitante ? Emigrée ? Immigrée ? Où est ma patrie de cœur ?
Autour de mon cigare, ma bouche s'arrondit. Je tête des souvenirs, la tête emportée. Déguster un Havane est une passion par un grand-père léguée. L'héritage d'un gourmand qui savait bien se cacher pour mieux nous étonner, s'amuser, écrire de jolies choses, faire rire la vie. Mon petit vieux garnement qui nous inventait un monde empli de bonbons et de surprises, géant loufoque tirant de ses manches des souhaits magiques pour effacer de nos mains les chagrins.
Chaque cigare est un moment dans ses yeux bleus. Regard d'amour sur une enfant. Un clin d'œil à sa trace en moi laissée.
Fantasy.
Mon bouquet de Nice, as-tu trouvé les lavandes ?
Hosa

5 déc.

Huile essentielle,

Je viens d'en recevoir un grand bouquet, il parfume toute la pièce. Apaisants, tes mots tracés sur ce mobile en papier.
Ce matin je repensais à la fiche Edwige, en patrimoine j'aurais pu écrire l'humanité. Nous l'avons tous en héritage cette humanité qui grouille pour le meilleur et pour le pire. J'écoutais la 22ème symphonie de Mozart. Ceci explique cela... Oui je sais c'est extrêmement conformiste d'aimer Mozart, limite même conservateur... comme dirais un ami qui m'a vivement conseillé de me mettre à Brassens... Je l'ai fait et extrait de belles pépites. J'ai mis un nom sur le principe de synchronicité tant de fois expérimenté, jamais nommé... Il y a tant de magies dont j'ignore le nom... Puis je suis revenue à mes chanteurs hispaniques et la musique classique, invariablement... Elles me collent à la peau, à mes humeurs... c'est comme si la musique était en moi...

Oui j'ai opté pour la bonne humeur, comme les rayons de soleil qui perçaient le ciel assombri et coléreux. Il grondait fort, mais à l'instar de ton vieux garnement, camouflé pour mieux jaillir et rire, la bonne humeur s'est étourdie de liberté.
Air

6 déc.

Chère Attentive,

L'humanité... oui, j'en suis un pointillé. Une infime particule, un ion qui ergote, une virgule au bout d'un fichier.
Ta musique me plaît. Celle que tu écris, celle que tu écoutes. Celle dont tu me parles. Celle que tu me tais. Avouer Mozart est-il audacieux en ces temps chahutés ? Peut-être... Les modes nous inondent d'un goût du jour incontournable, insensibilisation de nos besoins de doux. L'humanité...
Mes affinités musicales sont si diverses ! Je suis un kaléidoscope des influences, un patchwork fait de bric et de broc, un melting pot de tout ce qui me plaît. J'épingle à mes oreilles de jolis bijoux aux notes si diverses ! Je me fais mes modes, un rien ringardes s'il en faut, des trucs que je ressors des boîtes, des singles bizarres que plus personne ne veut écouter sans rire. J'ai des jours de classique, des nuits de dancing, des heures au bal pop, des éclairs de rock, des poussées de reggae, des lassitudes, des préférés. J'aime écouter en boucle un air qui me botte, en connaître chaque secret : les paroles, les souffles, le moindre des instruments, le rythme. Mais ce que je préfère par dessus-tout, dans mon hit parade perso, est d'ajuster la musique à une période de ma vie, gourmande par avance de retrouver les instants que je tricote aujourd'hui, plus tard. Et lorsque je reviens à un air quotidien d'hier, je retrouve mon présent d'alors. Intact.

Aujourd'hui, j'ai une passion pour Cocoon, Moriarty et Victor Démé. Ils me teintent. Indélébiles.

Les lettres que je reçois de toi en sont colorées, bien malgré toi ! Celles que je t'envoie aussi. De mon plein gré, cette fois ! Mon humanité... et ses huiles. Essentielles !
Hosa

6 déc.

Chère kaléidoscope,

Retrouver son présent d'alors intact...Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'écoute du classique en ce moment, il ne me projette nulle part, juste dans mon instant.. Des trois artistes cités, ma préférence va au dernier... je l'écoute et ses chants éveillent les voix de Cesaria Evora, Mariana Ramos indélébiles également... J'étais allée voir Mariana, rien que pour lui plaisir de lui demander un autographe.. Étranges ses sensations éveillées par nos mots correspondants... Merci pour ce merveilleux cadeau, Victor Démé chante merveilleusement..

Je comprends maintenant pourquoi tu dis mes lettres colorées de tes chansons, Peuple Burnikabé m'emmène à Cuba, curieusement. Où je ne suis jamais allée, mais que j'imagine plus facilement que l'Afrique Noire. Puis autour d'un plat commun partagé avec la main, à même le sol... Je micmac sciemment, tentant de masquer par des sucs parfumés un goût salé...que tu percevras de toute façon...car c'est toi l'attentive qui me lit si justement.. Tu m'avais demandé du léger et faits minimes.. je m'écarte encore du chemin sans cailloux dans les poches.. Alors Mariana en bout de course, me demande, je le dédicace à qui ? Je dis à Mariana... Elle rit.. alors c'est Mariana pour Mariana et je souris contente de ma blague...
Air

8 déc.

Chère Note,

Plein les oreilles, à fond tambourine à mes tympans un monde de fête. Le silence est un murmure d'intimité pour tout à l'heure.
Je ne connais pas non plus Cuba, mais une petite part d'Afrique. Sacrée découverte ! J'en suis revenue différente, triste comme à quitter trop vite une patrie retrouvée, gaie aussi d'en porter quelques brins.
Des lieux, je n'ai rien vu ! Pitoyable ! Mais assise au bord des trottoirs, dans les cours avec les femmes, sur les plages des pêcheurs, avec le baobab des Sages, les fesses dans la poussière de la lèpre, la main dans celle du disgracieux ou dans une guinguette : que des visages, des regards et des échanges à même le cœur. J'étais heureuse. Curieuse comme une enfant de connaître ce peuple empreint de tant d'enfance, au sens noble du mot.
Peur aussi des machettes, des raisonnements de races, simple logique du meurtre comme solution. Finale.
Et ma différence, ce physique qui intrigue, cette blanche à terre avec le sourire, les nuits dans la brousse, à même le sol d'une case, mêlée aux autres. Mes habitudes bousculées. Des découvertes de bon sens et une gaîté à tout rompre.
Un sens non commun du temps et de la vie, les mains de Dieu, les yeux vitreux d'un vieillard qui voyait tellement mieux, les farces des enfants. Des plats à vomir et des régals de poisson. Le tourbillon des danses et le calme des prières, le fou dans la rue, le riz que l'on trie et les fagots lourds, sur la tête au crépuscule.

La beauté des femmes, leur royauté de couleurs, le karité à plein la peau, les nattes qui tintent de tous leurs coquillages blancs, les haillons vite oubliés quand viennent les chansons.
La pauvreté qui la manche me tire, les boîtes à moi tendues, les enfants qui m'arrêtent, leurs fins doigts dans ma main de maman à adopter pour quelques instants….

Voilà, j'avais envie de partager avec toi un repas à même le sol de l'Afrique, un sol léger sur lequel j'ai dansé un petit bout de saison.

Cache-toi encore un peu, tes pas sont une danse en si, en la, en mineur ou en majeur, tes silences sont utiles à la partition.
Que serait la musique sans ce don ?
Hosa

10 décembre

Chère alanguie,

Le temps est à la pluie. Les os trempés jusqu'à la moelle, je m'essore. Dans toute chose il y a beauté... Ce matin c'est les petits plics, plocs des gouttes sur le sol qui m'émerveillent sur un air de Roberto le sicilien...Oui, que serait la musique sans ce don ? Que seraient les hommes sans la musique ? Que serait la vie sans les hommes ? J'écris et m'émeut, alors avec légèreté je me plonge dans tes lignes tracées au clavier et m'assoie sur la terre poussiéreuse et chaude, dans les traces de ton parcours en Afrique.

Ressentir la chaleur, s'étourdir des odeurs, fumer de tous ses pores dégivrés… Je chausse mes sandales des routes malgaches. Voyager légère, se fondre au paysage dans un sourire … le sourire est silence… Le silence est un temps à plein temps. Un passeport à l'international… Primordial. Instants fragiles, sans voix…ne plaident pas en leur faveur, ne crient pas plus fort... Je fuse comme les ricochets... mon âme vagabonde est un enfant des pays pauvres, elle est affamée et assoiffée, elle se nourrit de sourires, bâillements de goûts et d'odeurs… et le show froid me brûle…

Oui je brûle dans cet hiver si froid. J'ai envie de mafé aux cacahouètes et on me sert de la salade verte .. Et au dessert un yaourt maigre... alors je fouille dans les placards à la recherche de pollens...
Air

12 décembre

Chère Etna,

Récupère ton eau de pluie, les lacs salés peuvent aussi geler et tendre leur transparente surface où glisser quelques chagrins.

L'effleure ment sur l'épaule haine. Jour de colère. Je m'esquinte la peau à aimer. Mon cœur bat bien plus vite, mes veines tambourinent à mes tempes, le rouge à mes yeux s'installe. La vie se rebelle, indécise, insouciante, frivole comme je l'aime pourtant ! Libre, sauvage, sans laisse, sans laisser de traces. Sans tomber tout à fait, je suis au fond du gouffre, profond, là où le noir est encore trop gris. La solitude m'accueille dans son manteau de nuit, je sais que je vais y mourir, mais que c'est doux cette maman attentive, cette suave désespérance. Je glisse plus bas encore, goûtant chaque millimètre de la descente. C'est amer, juste à ma langue, la grimace est un soupir de soulagement.

Tout m'échappe, tout glisse, juste des griffes, les traces à mon cœur meurtri. Je suis jusqu'à l'âme ridée de soucis, fripée de vieillesse, au bord de l'agonie.

Je roule sur moi-même, me chiffonne, en boule dans ma gorge les larmes, je fais le dos gros.
Cadenassée en ma prison, je rumine, j'examine, je pèse, soupèse, dissèque. Au microscope de mon humeur, je fouille mes emmerdes. Dans la fange de ma vie, je cherche le remède. Où donc est le soleil ? Et puis, la pluie crève le plafond, incinère en cataractes le feu qui m'enlise. A bord de mon mouchoir trempé, j'écope. Ne pas sombrer. Vider ce qui monte, garder un pied à terre, un air de vacances dans les brumes.

J'échoue, mille fois me saborde, me naufrage en planche de sel rongée et, lasse, me laisse porter.

La vie vient de me rattraper. Je flotte et renifle. Un hoquet dernier me fait cracher ma peine.

Voilà, je respire.
J'ai encore laissé la flibuste me pirater la vie. Les canons, ne sais pas les faire tonner en semonces, toujours rien à l'approche, les grappins mis à ma personne, je laisse sonner l'abordage et me laisse piller. Les jeux sont faits, je les connais. Et pourtant me laisse surprendre.

Je rêve encore d'une mer transparente et c'est toujours dans la boue de mes yeux de naïve que je plonge. Aujourd'hui j'ai envie d'attaques sans sommations, de tueries de salons où d'un mot, d'une seule syllabe, je saurai faire mes victimes.

Je me tais. Je cherche le bon ton qui me fera dire en amont ce que j'ai envie d'hurler maintenant. Question d'inspiration. Je sèche, me mords la langue, le défi est lancé ! Et enfin souris ! J'ai trouvé ! En une révérence je viens de me relever. Je suis le garde de mon corps.
Mon âme rigole : j'avais envie d'un velouté à ma peau, j'avais oublié d'ouvrir le bon placard !
C'est simple.

Hosa

14 décembre

Chère insouciante,

La lune ce soir est aussi attrayante que les destinations publicitées à la radio. Bora-Bora, Ile Maurice, République Dominicaine...
Evasions en réduction en ces jours à la grimace... Je me cale dans mon siège et prend mes airs...

Si nous partions au soleil cette année, sur un petit bout de paradis, un rocher limé d'écorchures un décor policé à raison, se chatouiller les orteils à l'eau tiède des piscines en bord de mer, siroter des cocktails en fleurs exotiques, faire les grands yeux aux petits poissons de mille couleurs, laisser sécher les gouttelettes perlées et argentées sur mon corps doré, briller d'un sourire éclatant...

Plus qu'un jour pour profiter de cette offre exceptionnelle... Comment se décider si vite ? L'indécision à son comble, je décide cependant de rester à la maison...

Ces vacances bien méritées vont nous permettre de nous reposer. Partir à l'autre bout du monde est bien fatigant... Si c'est pour revenir crevée, c'est bien la peine... Non, rien de tel qu'une bonne semaine à se geler dans la chaleur familiale des fêtes de fin d'année... profiter du bonheur d'un Noël plastifié.. De la cohue et des débordements...Oui, finalement, j'ai bien fait de ne pas me laisser piéger par ces publicités stupides, c'est qu'elle est maligne l'air nama..

Air

7 janv.

Très chère Nouvelle Air,

Il a bien fallu que j'aille suspendre un peu ma carcasse bleuie aux glaciers des déserts blancs pour y apprendre leur transparence et devenir diaphane. Légère comme une eau gelée, claire et sonnante comme le froid coupant.

Je suis loin, très loin, isolée de tout, perdue dans un igloo bleu, noyée dans le hasard des vents arctiques. Là, je goûte un silence plus profond, une renaissance fossile prise dans les glaces. Je bois la neige qui floconne tout le jour et me laisse happer le corps par la faim des espaces infinis. Je mange du phoque, du poisson cru et dors dans un duvet d'otarie. J'ai perdu ma montre, ne regarde rien et vois bien mieux le fond de mon état d'humain.

Ici, toute chaleur sort de soi. Un fou rire me gèle la langue et me fait claquer l'émail, la crasse tient mieux à la peau, je bronze de l'intérieur... L'alcool local me dégrise des conventions et je dis vrai, tout le temps, plus une seule seconde de mensonge, la mort est partout, alors, pourquoi faire semblant ? Tout devient pur, tranchant, subtil et abrupt. J'aime. J'aime cette vie d'urgence à être, à dire, à faire, ne rien reporter, tout vivre dans l'instant sans jamais de futur et bien moins de passé. Je me désintoxique des lois polies, des avances à chemins couverts, des circonvolutions de nantis, des bienveillances qui se paient.

Mon corps embellit, s'arrondit, devient doux au frottement du froid. Mes cheveux retrouvent la liberté des souffles contraires. Je me lave l'âme au bassin primaire des origines mêlées. Un sang neuf et sauvage termine de dévergonder mes envies.
Je vis.
Et te souhaite un identique bain de jouvence pour cet an tout neuf qui vient de nous ouvrir les bras.
Hosa

9 janv.

Chère Crocus,

Tu me demandes de la légèreté et tu m'entraînes dans les noirceurs bleutées des eaux sous la glace. Heureusement j'ai enfilé ma combinaison à bulles d'air, air de rien, de tendresse, une caresse inutile et futile. Un air oublié, emmitouflé et feutré comme les pas dans la neige. Pour ce périple en extrêmes je m'enduis de graisse d'otarie. Une couche épaisse. Mange avec toi un cuissot de phoque.

Dans chaque igloo brûle une flamme. Le soir dans la chaleur de l'antre, les blocs ruissellent et s'affinent. A l'extérieur, des lueurs blafardes transpirent, les étoiles et la lune scintillent sur les aspérités de la glace. Imperceptibles et légers mouvements se libèrent du gel, s'ébrouent.. le rouge aux joues vire écarlate.. les yeux sont brillants de fatigue et de joie contenue.. que l'effleurement d'une douceur fait jaillir en geyser ... et tard dans la nuit après avoir bu tout son saoul...un épuisement satisfait...laisse place à un sommeil sans rêves... sans plus d'itérations..
Demain le crocus percera la couche de neige tous les deux pas formant un tapis blanc aux yeux bleus.. Un champ de regards ouverts sur la vie..
Air Nama

11 janv.

Chère Fille des îles,

Merci pour ce magnifique tapis floral. Je viens de le poser au sol d'hiver et c'est comme une prière, toutes ces mirettes au ciel levées ! Un souhait, un don de printemps.

Je reviendrai bientôt à ma vie régulière. Je laisse encore la saison d'ici me fouailler les entrailles, briser la raideur de mes us et assouplir un tantinet supplémentaire, une vision de la vie.

J'aime cette vie sauvage et extrême qui me ramène à des sens oubliés, des instincts intacts. Ici tout est pur, net avec des alanguies murmurant sous le vent. J'apprends des repères, des façons inédites de se caler dans la nature et de profiter de tout. Un sourire constant étire mes lèvres, je goûte au bon sens du cru, à la lutte pacifique des traces sur la neige et j'absorbe la tranquille chanson de la langue d'ici.

Point de lourdeur, ni de noirceur bleutée, rien que du beau à ma portée. Tout est paisible, incroyablement réel, infiniment posé sur la terre et contenant si bien le ciel !

Je t'envoie une carte postale. Ferme les yeux un instant et écoute. Tout est blanc, bombé de neige au gré des vents, une palette de bleus et de gris façonne le plateau. Lorsque tu t'arrêtes et gardes le silence, tu peux entendre la cascade gémir sous la glace. Au loin, quelques chiens s'encouragent dans leur course, tu les verras bientôt poindre. Le sentier est un étroit couloir à flanc de roches. Tout en bas, le village aux maisons de couleurs, reste calme et t'attend. Alors, rassurée de toute la chaleur des poêles brûlants, tu peux te tourner vers les espaces qui te givrent la peau. Regarde ! Tout ce silence.... Tout scintille...

Le halo de vapeur que tu expires est une preuve réjouissante, un signe tangible que tu existes. Là, le cœur se réjouit et tes mains dans tes moufles, cherchent l'action... Mais rien à faire, juste contempler, marcher lentement sur ce sol de coton, entendre le crissement de tes pas s'enfoncer dans la poudreuse et aller chercher plus avant d'autres sensations.

Je passe mes journées dehors, à juste regarder l'extérieur pour mieux saisir dedans.
Tu es dans l'une de mes poches, couvée dans le chaud de mon manteau.
Hosa

11 janv.

Coquelicot arctique,

L'insularité m'enclume. Point de crevasses, de fissures dans la glace. Point de noirceurs bleutées. L'hiver a gelé les bras de mers reliant nos îles. Je n'ai pu m'empêcher de prendre les rênes à l'accueil de ta carte et avance d'un pas serein sur la couche robuste de ces ponts saisonniers. Les traces des migrations des troupeaux de caribous attestent de leur résistance et solidité.

Mon esprit aventurier me réclame diamants enfouis sous des couches de périls. Je ferme les yeux et résonne un battement sourd dans ma cage thoracique. Je m'isole avec la sensation qu'il s'entend à mon extérieur.

Ton traîneau me libère, les silhouettes de pierre dressées sur l'océan de neige guident les chiens. Le soleil arbore ses lueurs, arrimé à la ligne de l'horizon confondue dans les blancs du ciel et de la terre. Dans cette odyssée rythmée par les variations des couleurs, blafardes ou puissantes, le temps n'a pas d'importance. Le regard enflammé, je plisse les yeux et défie les vents les plus mordants emmitouflée dans une large houppelande en peau de bœuf musqué.

Je veux voir les labradorites, ces pierres semi-précieuses qui capturent les aurores boréales. Aller à la rencontre de ce peuple qui suspend aux arbres des capteurs de rêves pour filtrer les cauchemars. Siroter un thé sucré, les yeux rivés sur un trou de pêche. Ecouter les légendes anciennes. Et à la fonte des glaces, descendre la rivière à bord d'un canot.
Merci Hosa pour cette ballade couvée dans le chaud.
Air Nama

17 janv.

Chère Proche,

La géographie des vies est si constante et si diverse ! J'aime les mondes parallèles, les trajectoires d'existence qui se croisent, les hommes liés et soudain si lointains... Nous sommes les chats du monde, indépendants des caresses lorsqu'il nous sied de faire autre chose.

Jour de tempête hier. La neige est devenue furieuse et entêtée, battant l'air toute la journée de ses doigts feutrés. Je suis quand même sortie de temps en temps regarder mes pas s'effacer à mesure de mon avance. Je disparais sans empreinte, à peine le pied levé que je n'existe plus, aucune trace de mon passage, juste la gloutonnerie du ciel à combler le vide laissé.

La nuit a été blanche, balancée de flocons. Je ne savais pas que la neige avait cette mélodie en touchant le sol... C'est un chuchotis de plume, un froissement discret de glace, un subtil craquement de givre lorsque l'étoile termine sa course. Et cette voix unique de ce flocon unique se joint à celle des autres, crépitante chorale. Et le vent natte ses courants brusques à tout cet entrelacs de blanc qui chute. Les courants dégagent l'horizon proche et l'instant d'après te giflent d'un tourbillon serré. Tout est léger comme un envol d'oiseaux, tout suit l'initiative mystérieuse d'une direction subite comme un banc de poissons s'affole dans l'eau.

Ce matin, tout angle vif est gommé, on voit à peine la couleur des maisons voisines. Un horizon opaque s'est collé à ma fenêtre, la lumière se diffuse dans ma chambre en veilleuse bleutée. Les sons ne tintent plus, c'est comme des murmures d'activité ouatée qui perlent à mes oreilles. Je sais le pêcheur occupé à briser la glace qui alourdit son bateau. Pourtant, le tintement du fer est un chant sourd et les éclats tombent au sol dans un bruit mat.

Même le cliquetis des bols du matin a revêtu des précautions. Tout est ralenti, serein, soumis à une nouvelle épaisseur. Nous sommes devenus des cosmonautes, nos gestes sont lents et utiles, nous goûtons une pesanteur sous cette couette généreuse. C'est délicieux comme une cache dans les draps : chaud, sombre, protecteur avec des pointes d'angoisse à ne plus trouver la sortie. Instants de panique à chercher l'air nouveau. Mais nous restons encore car le jeu est insolite : dans l'étouffement de ce poids de neige, nous chuchotons des secrets, prisonniers volontaires coupés du monde, intacts dans nos mots

d'enfants qui remontent à nos lèvres, nos bêtises avouées et nos rêves, nos rêves si palpables ! Nous savons tous le tunnel à percer tout à l'heure si nous voulons sortir, mais le ventre maternel de la maison est si passionnément minuscule... le temps du dehors nous sera dit à la mesure des fourmis à nos jambes.
Pour l'instant, nous avouons nos vies.
Un fou rire m'accouche d'un coup, j'avale ma soupe de travers, mince ! où donc est passé l'air ? La toux me secoue, me suspend à l'inspir, déglingue ma pensée. Je ne pense plus, d'ailleurs, juste mes mains qui cherchent un réconfort, un secours magique. Une bourrade à mon dos me replace dans mes bottes et le rire interrompu reprend sa course.
Dieu ! Que la vie m'emporte !

Hosa

21 janv.

Chère tendre,

Emportée dans la vie, fournée de passions, douceurs, sourires mutins et attentions. Je suis logée à la bonne enseigne. En programmation désirée, les mélodies s'enchaînent en étreintes fugitives. Ce jeu insolite s'appelle ici le hanan, sorte de tendresse spontanée, chaleureuse et dispensée sans conditions. Un autre mot désigne les confessions vitales chuchotées sur l'oreiller près du sommeil, je le retrouverai...

J'aimerais geler les instants, ralentir le cours du temps, le démultiplier pour profiter de mes sens replets, assisse au coin du feu.

Le temps s'est mis à la pluie, les flaques inondent les routes et le ruelles... Les véhicules roulent doucement pour ne pas arroser les passants imprudents. Au loin, les montagnes se sont recouvertes d'une couche de neige et se démarquent sur le ciel rosé et lumineux... A nos pieds la boue, les nids de poule, les slaloms au raz des murs...
Ce matin je rêve de papillons
Air

24 janv.

Belle Désirée,

Je sens bien tout l'amour qui te baigne et me réjouis de tes instants. Je serai prompte et concise cette fois ci. Ne pas interrompre ton déjeuner de bonheur...

Tout se déroule ici selon chacun de mes désirs. Tu penses, des éternels blancs m'offrent chaque jour leurs flancs vierges !

J'aime. Je désire à nouveau. Ici, point de pluie : quelques tonnes légères de glace en suspens déversent leur tendresse souple sur toute chose et tout être. L'éclaboussure est recherchée, elle est immaculée et vient tout droit du ciel.
Les traîneaux m'attendent dans un fracas de départ. Je vais glisser quelques jours sur la surface neutre de plaines inertes et connaître le frisson brûlant des nuits du grand nord.
Je t'envoie un baiser bleu vif.

Hosa

26 janv.

Voyageuse de poche,

Que tout se déroule selon les désirs, c'est un peu comme rêver de papillons, non ? C'est être comblée de vie.
Apprendre en marchant.. Glisser sur les aspérités, un souffle brûlant attisant son intérieur comme un chaudron… J'aime.. et aimer s'apprend en aimant…

Ereinté après un entraînement désordonné, le jeune héros s'interroge sur la nécessité d'apprendre à faire ces choses naturelles et spontanées.. marcher, courir, respirer, aimer… Et son compagnon de course en régulant son souffle, l'entoure de son désir d'apprendre à les faire bien…

Ce message est confus, peut-être devrais-je réviser les bases d'une écriture plus fluide et transparente… chevaucher sur ton traîneau.. nos voyages si lointains se rejoignent tellement, notre monde en mouchoir de poche révèle l'immensité dans un dé à coudre… je m'éblouis, m'attendrit et laisse perler des larmes de bonheur lorsque les différences s'entrecroisent, se mêlent et s'aiment dans l'unicité de leurs individualités….

Fais bonne route Hosa, je prends ton baiser bleu vif et t'envoi un rayon de soleil
Air

6 févr.

Chère Glace,

Miroir inversé de nos mots claudiquant. L'étrangeté me manque. Tu pars trop loin, trop longtemps... apparitions fugaces...

Mon petit producteur du marché s'en réjouit, la vie paralysée attend tranquillement la cueillette. Sa bouche court sur l'harmonica... on se raconte des salades... les orteils et les doigts gelés... je me raccroche aux voiles déployées... le vent souffle et je tangue... combien de temps vais-je tenir, les muscles crispés ?

Je tiens bon... quelques instants encore et j'entends au loin les grelots de ton traîneau...
Liberté de nuits étoilées, se perdre dans l'immensité, l'infinie découverte sautillante, sans but et sans sens... le visage fouetté par le vents gerçant... l'étendue à perte de vue..

Plus au Sud, on domestique les forces brutes, on contemple l'étincellement un livre ouvert et l'œil dans le télescope.

Des barrages sur des rivières tempétueuses produisent l'énergie, des déluges de pluie sont embouteillés pour les jours de sécheresse, des puits de chaleur s'alimentent aux laves sulfureuses des volcans.

Et le ciel se regarde par la fenêtre
Air

28 fév.

Chère anémone,

Les anémones de mer enrichissent et émerveillent les courants de leurs tentacules à la recherche du plancton nourricier. A l'approche d'une ombre elle se rétracte dans son tuyau indolore, incolore. J'aime plonger, entrer dans cet univers fluide, silencieux... avancer confortablement en gravitation, propulsée par de légers mouvements de palmes énergiques.

J'aime la distorsion de la vue dans l'eau, voir mes membres si grands... repérer la raie tapie dans le sable, les mouvements serpentins des murènes, la tranquillité des bancs de poissons.

Entrer dans ce monde à force de dépressurations, les tympans explosés, passer le pallier de 10 mètres, pour enfin se sentir bien... oui j'aime toute cette adversité, l'eau à 15 ° qui pénètre peu à peu dans la combinaison, l'inspiration désagréable d'eau salée, l'attention portée à a préparation de l'équipement... Contraintes et difficultés pour voguer un instant en liberté dans un milieu étranger et silencieux...

J'imagine ton séjour dans le grand Nord avec de semblables portes, lourdes à pousser, mais qui s'ouvrent sur des paysages infinis de curiosité.. La curiosité, étincelle de vie.

Le retour en terre ferme ne doit pas être facile, se délester des équipements dans un froid devenu pétrifiant donne envie de pleurer de désespoir. Il faut rester digne et fort, surmonter cette effroyable envie de s'écrouler et choir...

J'ai dans mon thermos un thé aux plantes et vertus les plus surprenantes, des biscuits fourrés à l'envie... cale-toi dans tes habits les plus cosy.

Air nama

2 mars

Brassée d'Air,

Après le grand chambardement blanc, revenir aux couleurs est une nouvelle aventure. Nos espaces confinés me déroutent, le quotidien repris déroule sa prévisible route et ma boussole réfléchit les habitudes oubliées.

Merci pour ta lettre qui me rebranche à nos méandres de filles ! J'ai trop vécu dans un monde d'hommes ces derniers temps, partageant les luttes d'un bout de terre sauvage où la coquetterie était un luxe inouï !

J'ai remis les pieds dans mon univers, plus tout à fait la même après mon big bang perso, je le sens bien. Décalée en plein hiver comme une grue partie trop tôt... Tout est tiède, voire même trop chaud, je cherche le vent coupant et les myriades de flocons, je cherche l'infini des traces de traîneaux, les rails blancs rejoignant l'horizon que nous poursuivions...

Ici, le lointain est toujours proche, tout est gris, marron, noir ou beige, rien ne tranche vraiment, tout hache le fluide de mes pensées. Mais comment faisais-je, avant ? C'est cela qui me déroute... Mon âme a pris son envol, là-bas... Ici, je la sens en laisse, comme un ballon noué au poignet d'un enfant.

Au froid, j'ai perdu mes aigus, je suis revenue grave, au diapason d'un climat de solitude, pleine d'une joie sacrée inexprimable, emplie de mots magiques tu sais, ceux que l'on prononce à voix feutrée. Je suis partie désaccordée, je reviens vibrante de toutes mes nouvelles cordes... mais qui écoute ma musique ?

Je suis une femme ordinaire, un bourgeon inconscient du printemps qui pointe son velours à mes lèvres.

Reste à trouver la voix synchrone, le tempo souriant que j'aime tant, habiter ma peau avec tout ce neuf dedans et créer.
Hosa

11 mars 2009

Chère vie,

Revenir du fil de ses émotions dans les plaines ensablées après avoir funanbuler nécessite de nouveaux équilibres. Plus terre à terre...

Dans ce monde si tiède, où les sourires se mutent en pierres.. sans en comprendre toujours les pourquoi et les comment... je secoue la tête. Face à la stérilité, la vie gicle, perce, se faufile, jaillit... toujours plus forte, des zones les plus arides, improbables... Tes larmes et ton sang arrosent cette vie, décharnent ta carcasse à ramener les faisceaux de particules à un centre vital trop outillé, assisté, amoindri...

Oui revenir aux méandres futiles, au milieu des extrêmes et pouvoir divaguer les yeux fermés, sans risquer de mourir, d'une simple inattention... le confort des garde-boues, des gardes-barrières... des cages dorées..

Je suis aussi, un être comme les autres, tout aussi unique et miraculeux

Merci pour ce magnifique message, cette correspondance tissée de tant de couleurs

Air

15 mars

Mon Attentive,

Tout se glisse dans les êtres et le temps, souvent, amoindrit ses effets d'un sourire. La simple inattention serait d'en mourir...

La vie d'ici a repris son rythme de tambour, je me d'aiguise à ce fil du rasoir... La routine est confortable car elle contient son lot de surprises. Je réadapte mes synchrones à ce printemps des autres, curieuse de leurs manières, captivée de leurs trésors cachés.

C'est un carnaval épatant, une course de confettis, des masques outrageusement blancs, des voiles, des poses, des rires enfouis dans la soie des gants, des tournures ridicules, un foisonnement de particules, des papiers mâchés pleins de rose et dedans tout ce toc, les regards. Les pupilles, les couleurs, les mouvantes agates, le noir d'un oubli, le trait étroit de la vraie vie. Là, dans chaque couleur d'iris, aucun destin de petit, rien que du grand ! Impossible de cacher son axe, inutile de renier son ex-istence, tout se sait et se maintient. La distraction des visages disparaît, on perce le secret, les sens excités de tout ce faux, on cherche le qui tu es ? Magie ! A surcharger son être d'un rêve grotesque à se faire autre, on dévoile sa route, son itinéraire secret.

Alors, le défilé peut commencer, la nudité des âmes va passer, royale et silencieuse dans les flons flons d'un orchestre de parade.
Paradisiaque.
Hosa

17 mars

Mon amie,

Etrangement, j'ai eu une fin de semaine volubile. J'en avais la bouche sèche à force de jacasser. Moi qui parle si peu d'habitude, qui me trouve toujours idiote d'avoir si peu de discussion, je n'arrêtais pas de raconter des histoires aussi indolentes et futiles que les mots échappés d'un salon de coiffure. C'était très étonnant et amusant de s'égarer par plaisir dans les méandres des sentiers, jouer avec les mots. Les contrastes des situations provoqués par jeu complice : boire un café à une terrasse de café devant l'arrivée du Paris-Nice et en feuilletant l'horoscope de la semaine s'interroger sur le romantisme. Si le romantique est forcément nostalgique, l'inverse est-il vrai ? Flaubert et Sand ont-ils réinventé l'amour ? Nous étions les cibles parfaites des moqueries des oreilles indiscrètes. Il faisait un temps magnifique et nous étions tout au farniente d'un dimanche entre amis.

Penser la vie est inutile... alors peut-être qu'il me suffit de suçoter un brin d'herbe et de m'asseoir au soleil pour vivre la beauté du monde et me laisser porter par les tourbillons de la vie, avec vigueur comme sur un kayak dans les rapides.

Je te raconterai prochainement mes descentes de rivières et cours d'eau...
Je t'embrasse

Air Nama

22 mars

Ma Précieuse,

Ah ! Comme ton brin d'herbe m'a fait envie tout à coup ! Sentir à mes dents le croquant du printemps, la sève sucrée de la tige protégée, à peine blanche dans son étui vert, le crissement du brin que l'on tire de son sommeil végétal et les rêveries, le dos au sol encore froid de l'hiver... les yeux dans les nuages, la danse inopinée du brin venant pointer le souvenir de la terre à tout cet emballement de plus grand et mes jacasseries de pie curieuse... Ouh ! Que c'est bon !

Bon comme tes missives mon écrivaine, qui me tiennent en éveil de leur régulière élégance. J'aime la fine pluie de tes mots, les bourrasques de tes expressions, les vents légers des interlignes, la gloire d'une trouvaille qui me cloue sur place, un sifflet d'admiration à la bouche... J'aime quand le facteur sonne : c'est le signal d'un déjeuner sur l'herbe de tes mots, un instant de répit, une solitude égoïste à te lire seule, un éclair d'été qui fractionne mon quotidien. Tes lettres sont de secrets pastels, des huiles graciles, fusains fusant de tout ton tempérament, croquis précis, exquises esquisses comme disait Serge.

Continue, mon Amie, à graffiter sur ma vie, j'ai jeté l'éponge des raccourcis et te lis à la craie éphémère de nos échanges.

Hosa

23 mars

Mon éveil,

Déjeuner au soleil, mes yeux se ferment et je m'abandonne à la rêverie… luxe suprême de songer au sommeil.

Ma capacité d'endormissement et de sommeil étonne. Seule l'excitation de la joie, le désir de vie me maintiennent éveillée, là où des angoisses noires et profondes échouent. J'ai dormi dans des circonstances où tout le monde veille à l'affût. L'angoisse m'épuise et alors j'accueille le sommeil comme un mal nécessaire, un refuge à quelques centaines de mètres du sommet.

Je reviens les joues enflammées, le cœur ankylosé par ma bouderie, avec la flemme de mobiliser mes forces. La sève court dans mes veines, je sens sa puissance disposée à jaillir et le feu de la vie prêt à m'entraîner dans des nuits aux petits matins créateurs… mais un petit air frais court encore, alors je reste encore un peu au fond du duvet.
Air

30 mars

Chère Marmotte,

S'engloutir d'inconscience en temps de misère m'est une chose inconnue. Je suis un sonar puissant, captant dans l'amer le moindre mouvement. Il en découle de longues veilles silencieuses, des tombereaux de questions et un dialogue précis avec une part de moi même qui sait. Alors, le soleil sur ma vie peut recommencer à sourire. Seulement, seulement.... En ce moment, rien ne répond plus...
Je traverse ma saison sèche : plus un mot à ma plume, aucun commentaire, rien qu'un étal sortilège qui me boucle la langue, idéale victoire d'une direction opposée à ma vie.

Alors je me tais, je redeviens objet, outil sans cervelle, rouage sans âme tout le jour, cœur lourd le soir et la nuit agitée de questions idiotes qui me trouent l'envie d'avancer.
Recroquevillée sur mon inutilité, j'attends dans ma grotte de papier que les papillons sortent. Crise valide. Silence absolu au dehors, attentive au-dedans à maintenir la veilleuse....
Voilà mon absence ma Vivante, rien de plus. Je sais que tout reviendra bientôt, plus tard. J'ai dans les veines un instinct de survie qui demande un peu plus de temps cette fois !

Point de pleurnicherie, juste retrouver mes repères et repartir courir dans les prés accueillants de la vie.

Continue à m'écrire, tes mots peuplent mes silences d'un air qui me convient et me convie à la respiration du monde. Je sais que demain je rirai à nouveau, c'est cela qui me sauve à chaque fois !
Juste trouver le bon mot.
Hosa

1 avril

Mon antipode,

S'engourdir de conscience en temps de prospérité est une merveille, je me nourris de mille petites attentions éparpillées...courriers, petits mots, smileys, un toucher.. mon radar détecte les envies, le moindre geste de générosité et capte tous ces pollens chatouillant mes moustaches, fécondant une douce chaleur.

Mon cœur s'emballe et je tente de calmer la fougue pour en garder l'apaisement, dans un canevas. Je sens bien que je tasse trop ici mes émotions, c'est du sirop, de l'huile essentielle, imbuvable sans dilution. Dans cette esquisse, je lisse froissement par froissement, dévoile les écorchures sous les pliures, retend les peaux et donne libre champ aux goûts et parfums. L'évocation de leur souvenir gravé en moi, déverse le miel et balaye le fiel.

Mon duvet est chrysalide et mon bonheur un papillon. Et c'est moi qui pleurniche, car cette sensibilité pratique les chemins lacrymaux. J'apparais alors bien stupide.. eh oui comme les papillons. Platitudes indécentes voletant au-dessus de bourbiers.
Voilà ma vie, mon absente, reviens bientôt. Les marais s'assèchent déposant leurs limons.
Air

7 avril

Chère Antidote,

En service, ma soucoupe recueille ta tasse. Mais pourquoi donc diluer ton essence, bel élixir ? Ici, tu peux tout dire et tout oser, l'intime in time comme un polaroïd de surface ne fera qu'accroître le plaisir de te boire. Alors, ladite solution sera-t-elle alcool fort, tord boyau détonnant, liqueur aux saveurs ?

Air Nama est une bombe à la mèche rebelle. L'implosion se sent en vagues de secousses qui appellent. Je ne crains rien : j'ai des canons à confettis, des lanceurs de bengale, des grenades sucrées à dégoupiller et un 38 à mes pieds pour danser avec toi sur le monde que tu m'envoies.

Pendant que les autres "dégoupillent" la faune, je reste à l'affût des originalités. Les border line sont mon souffle, j'ai les pupilles souples, mes frontières se couchent lorsque l'extravagance foule ma vie de son pied de reine.

Alors, danse Ma Raina, dé-foule toi, reprends pour moi les hors sentiers battus d'évents, concentre, recentre, présente, détonnes- moi !

J'aime l'odeur de la poudre sur mon nez.
Hosa

7 avril 2009

Ginkgo biloba,

Boire chaque goutte de générosité jusqu'au dernier souffle, sans rien gâcher. Détendre l'écrin pour accueillir l'abondance. Esquiver l'appâts, les charmes et les leurres.
Engranger de l'immortalité, en fines tranches, à chaque instant passé.

Comme le miracle du printemps me rend orgueilleuse ! Ce paon au plumage déployé m'amuse, il s'enrhume au premier courant d'air, s'empêtre de brillant et foire ses entrechats. Avec patience, tu me réinvites à la danse parce qu'un jour j'ai su boire de ton vin.

Ivrogne, j'ai goûté tant de vins pour connaître l'ivresse. Avide, j'ai mis de l'eau dans mon vin, gâché des sucs exquis. Rien ne m'en préserve. De malin comme un singe à âne bâté, dans la bête monstrueuse, tu repères l'originale et en extrait l'élixir.

Les fleurs deviennent des arbres et la flore m'émerveille lorsque je découvre le Ginkgo.
Air

9 avril 2009

Ma toute botanique,

Moi aussi je me plante en ce printemps ! Je ne sais pas encore ce que cherchent mes racines, tout est prêt pour les surprises, les dons se cachent sous les feuilles, m'attirant comme une enfant de leurs couleurs de printemps.

Mon appétit d'extrêmes vient du chant intérieur, celui qui s'époumone à me montrer la voie. Dilettante, j'y risque parfois un orteil, comme l'on goûte la mer en début de saison. Jamais de plongeon, quelques ronds à l'eau, histoire de saliver ou de me faire croire qu'une vie nouvelle frappe à mon logis et s'installe dans mes réflexes.

J'y crois pourtant, ou tente de le faire... Question de foi. Voilà : le mot est posé. Il me regarde de toute la force de son trio de lettres. Ai-je la foi ?
Je ne parle pas ici d'une appartenance à une quelconque religion, ce serait trop bête. Seulement, ai-je assez, juste, un peu, totalement foi en la vie, suis-je prête à me jeter dans ses courants ? Mes bras s'ouvrent-ils assez ou suis-je encore avare de mes caresses ? Est-ce que je m'use dans la vie ou est-ce que je m'y amuse ?

Je vois poindre mes limites, "l'infinitude humaine" comme cadeau au premier cri, la bête qui gronde dans mes replis, mes discours et mes actes en une pesée à mon cœur. La mesure me grandit, tantôt non, tantôt oui. L'équilibre est incertain, le vertige des hauteurs, la saveur connue du petit me balancent tour à tour. Battre des talons m'enfonce, mes ailes attendent patiemment dans l'ombre, attentives à mes sursauts d'envie.

Parfois je fonce, les yeux clos, l'ouïe fermée, le corps glouton de me faire battre sur la ligne d'arrivée. Je recommence le feuilleton, le scénario remâché, le monde des autres est trop con me dis-je... mais le mien, qu'en fais-je ? Est-ce que j'en connais au moins tous les recoins ?
Vais-je souvent visiter mes bois profonds ? Est-ce que je connais ma bête ? Ai-je un jour tenté de l'apprivoiser ou suis-je sans cesse en train de la chasser ? Ma meilleure amie est cette force sauvage et sublime de vie que je côtoie sans cesse avec mépris. Elle détient pourtant les clefs de ma liberté.
Me planter face à face et aimer.
Défi.
Hosa

13 avril

Chère clandestine,

Attentive à la vie, en même temps minéral, cactus, fleur printanière et papillon, je me recréée à chaque instant. Je mets un nom sur ma tristesse et mes illusions avec fierté et enchantement et mes gribouillages s'effacent avec le vent.

Jetée dans le courant de la vie, il est certain que j'avance, sans savoir si j'échouerai dans des rapides trop puissants ou si je serai dévorée par les cataractes. Et, il est impossible de remonter le courant.

Je ne suis pas un Ginkgo. La plus ancienne des espèces arboricoles, la plus résistante. Son écorce et ses fruits soignent quantité de maladies. Ni une clandestine. Touffe de fleurs mauves, qui sort de terre en avril, juste le temps de tirer son coup et éjecter quelques graines. Je pourrai continuer des heures, car découvrir ces espèces épanouissant dans une fleur ou un fruit une émotion enracine et éveille ma féminité.

Je suis une essence ordinaire. Brillante au soleil, soumise aux marées lunaires. Suis-je suffisamment présente à mon existence ? Les sentiments extrêmes sont mordants, ils excluent la distraction. Ils sont l'aiguillon de la vie, lorsqu'on l'oublie. La liberté est dans la conscience, terrée comme la clandestine ou dans les gribouillages emportés par le vent.
Abandon
Air

25 mai

Chère Pénélope,

Reprendre là où je t'ai laissée choir serait comme plier du linge mouillé... Je vais donc ignorer les pointillés et reprendre le large, te conter les aventures ordinaires d'Hosa, sardine involontaire dans la grande boîte du monde... là où j'ai déjà perdu ma tête et où l'huile vient à manquer...

L'humeur est à la faim.

Un boulot alimentaire ne nourrit en rien ma "pense" et je danse devant le buffet des autres. Le plat du jour est d'un creux ! Rien à ma dent ne me soulage ! Mes papilles sont devenues des mémères en déambulateur frôlant les couloirs de mes appétits jamais assouvis ! La routine, ça s'appelle comme ça sur le menu de la semaine. Ah ! non ! Ils ont tourné ça plus joliment : "Routine en croûte et ses salades de mai". Quelle révolution du palais ! Quand arrive l'assiette, c'est moi qui perds l'équilibre ! Un majordome courtois ramasse ma serviette et je reprends ma mastication de bovin docile. La rumination d'une feuille de (pa)paie au ras des pâquerettes m'occupe tout le mois, j'en fais des bulles qui flopent dans la verdoyante indifférence du chef des tables.

Je rentre, la journée avalée à petits traits, toute d'obligations obèse, l'âme noyée dans une cellulite de riens bien accomplis.

Et je te lis.
Et je me dis...
Et je me dis qu'il y a encore plein de prairies à l'ouest de ma raison, de drôles de bouquets qui m'effleurent, des parallèles accomplies. Je cherche le bouton d'or, ouvre la page et m'aperçois sur l'écran blanc. Trou noir... Une lassitude m'enveloppe et me tourmente, je cherche les mots en ex gourmande, la langue liée d'une agueusie collante. J'en perds l'appétit petit à petit, je sèche sur ma copie, je suis un cancre en chemise d'ennui rêvant à de prochaines courses...et je me tais, d'oreiller en oreiller, de nuit en nuit, le jour m'achève et tout reprend, comme un cirque ordinaire beuglant l'inouï privilège de tromper sa vie.
L'heure serait-elle à la fin ? Ai-je donc déjà fini mon dessert ?
Ce soir, je vais saouler mon vide ordinaire de bons vains, histoire d'amasser une gueule de bois à faire tomber ma tête dans la sciure et brûler ma raison de me plaindre.
Demain je ressuscite.
Hosa

27 mai

Chère amie,

Je mets un chapeau de paille échappé de vieilles aventures, des frusques tout terrain, une salopette bleue toute élimée, douce au toucher. Je suis chez moi et ne ressemble à rien. Le soleil brille et une brise légère balaye l'air. Je retrouve la bêche, elle a un peu rouillé. J'examine mon carré de potager. Il est envahit de mauvaises herbes, des salades sont montées en graine, une ancienne courge se réveille. Le groseillier a essaimé à son alentour, envahissant. Je m'attèle au travail, sereine. Retourne la terre, écarte les mauvaises herbes, creuse des sillons, dérange les vers de terre. Déterre quelques légumes oubliés. Il y a longtemps que je ne me suis pas occupée de mon potager.

Je cueille des orties, les mets à tremper. Me vide la tête en fait un purin. Il servira d'engrais et pour écarter les parasites. Les choses se font. Je m'installe dans le temps des plantations.

J'ai pris du retard pour les semis et de toute façon je ne suis pas très douée pour ces maniements délicats, planter, transplanter. Je préfère laisser ce travail aux véritables maraîchers et leurs acheter les plants. Lorsque le terrain sera prêt, j'irai au marché.

J'ai les ongles noircies, des ampoules aux mains et le dos en compote, les muscles alertes sollicités par l'effort Je puise dans cette fatigue une autre énergie. Me régénère et rayonne. A l'ombre du cerisier, m'allonge sur l'herbe tendre et me perds dans l'abstraction des branchages. Je perçois cet interlude comme un retrait. Ôter le stéthoscope des perceptions, s'absenter. Se libérer des attentions. Leur battement aux oreilles m'épuise.

Je profite de l'isolement pour me laisser aller au temps et oublier l'inquiétude que j'étouffe.

Air

31 mai

Chère Souris des Champs,

La terre est un repos de tous les instants. Me permets-tu d'y goûter tout le mystère à tes côtés ? De ma cabane de verre et d'acier j'apprends plutôt le ciel, les toits de ma ville, l'horizon qui blanchit, le lointain qui élève comme un maître exigeant pousse vers l'excellent de soi-même.

Je partirai bientôt, demain j'en suis sûre, pour une aventure solitaire, un voyage par delà les barrières du temps. J'en ignore l'itinéraire, me réjouis de la destination. Reste à caler mes bagages, sourire à ma peur et ouvrir mon âme, car je sais que ma vision du monde en reviendra changée.
Une rose épanouie à mon bureau m'encourage : s'ouvrir à tout est un gage de pureté.

J'irai m'allonger dans quelques heures dans les bras séculaires d'un cèdre princier, juste pour câliner l'horreur qui paralyse ma bonne volonté. Et là je saurai que la terre rejoint le ciel à chaque instant, qu'elle se tend vers lui sans en avoir l'air avec une puissance, un entêtement à la lumière qui me ravit.

Mon cœur s'affole, cogne comme un oiseau les barreaux de sa cage. Rester dans la joie de l'inconnu est un exercice périlleux, mon humeur change mille fois de direction au gré de mes giboulées intérieures. Je sais pourtant que je pars pour du meilleur : ma raison l'ignore, mon corps le pressent.

A l'ombre de la lumière, je vais bientôt me coucher sur la terre tendre et me donner au raffinement développé de la renaissance.
Les semis du passé donneront alors leurs fruits comme présent.
Hosa.

4 juin

Chère voyageuse,

Aventurière kamikaze. Viens goûter aux mystères d'une odeur du romarin, de la lavande et du thym, une brise légère ; aux secrets : petits bouts de pomme macérés dans le rhum mélangés au gâteau, gingembre pilé très fin, discrète pincée d'amour dans chaque plat, chaque geste et attention ; à la puissance et l'entêtement d'une chaleur joviale et furtive au creux des omoplates, qui s'évapore lorsqu'on veut la saisir. La terre, repos de tous les instants… Soumise aux maîtres exigeants, le ciel. Bourrasques, cycles lunaires, éclipses, étoiles, nuit noire et lumière.

Arroser et donner à grandir ces forces de vie, tout en vrac, plein de boue avec l'excellence d'une pâquerette. Je tourbillonne, chaleureuse, sensible et généreuse. Un sourire béat s'est planté sur mes lèvres. Et je ne crains plus le moment où il va disparaître. Il partira et je pleurerai encore ma tristesse après cette joie. S'élèveront les chants rythmés de silences, faisant éclater et disparaître les fantasmes de pureté.

L'inconnu me terrifie, je préfère le reconnaître. Il m'est impossible de m'ouvrir à tout. Je cherche la lumière. Dans la nuit, je replis mes pétales, m'absente jusqu'au lendemain.
Air Nama